

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 43

Artikel: L'Hôtel des Monnaies. - Les moustaches de Napoléon III sur les écus de 5 francs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

devrait être interprétée comme suit : *Pas si bêtes de tirer les premiers. Commencez vous-mêmes. Vous aurez plus vite épuisé votre poudre.*

« En effet, dit à ce propos le journal *La France*, une des premières lois de la tactique militaire voulait, à cette époque, que l'infanterie fit feu le plus tard possible, pour épargner sa poudre, et parce qu'on avait remarqué que les troupes qui ouvraient le feu étaient généralement battues. A l'appui de son allégation, l'auteur du livre dont nous parlons cite l'instruction suivante de Louis XIV à ses troupes : « Il sera enseigné au soldat de ne pas tirer le premier, et d'essayer d'abord le feu de l'ennemi, attendu que l'ennemi qui a tiré doit sûrement être battu quand son adversaire a conservé sa poudre. »

C'est cette tactique qui aurait été suivie à la bataille de Dettingen, puis à celle de Fontenoy.

Donc... le propos des Français de Fontenoy était une malice militaire et non un acte d'exquise courtoisie...

Ainsi passent les légendes.

Le dictionnaire de Larousse, que nous avons été curieux de consulter, maintient l'ancienne version, ainsi qu'on le voit par les lignes suivantes :

« *Après vous, messieurs les Anglais*, phrase courtoise, qui date de la bataille de Fontenoy, gagnée le 11 mai 1745 par les Français sur les Anglais, alliés des Hollandais et des Autrichiens.

L'armée anglaise avait déjà beaucoup souffert, lorsque le duc de Cumberland eut l'idée de masser en une formidable colonne l'infanterie anglo-allemande et de charger en lignes serrées le centre de l'armée française. Cette sorte de bataillon triangulaire, qui est resté célèbre, s'avavançait lançant la mort de toutes ses faces.

Quand la tête de la colonne fut arrivée à cinquante pas des gardes françaises, les officiers se saluèrent réciproquement, et lord Hay sortant des rangs, dit en ôtant son chapeau : « Messieurs des gardes françaises, tirez ! » Alors le comte d'Auteroche s'avavançant à son tour, répondit : « *Après vous, messieurs les Anglais* ; nous ne tirons jamais les premiers. »

Cette politesse intempestive coûta cher aux Français ; une épouvantable décharge emporta complètement la première ligne. »

L'Hôtel des Monnaies. — Les moustaches de Napoléon III sur les écus de 5 francs.

La *Science illustrée* publie un long et très intéressant article de M. G. Lenotre, sur l'Hôtel des Monnaies, de Paris, auquel nous empruntons les lignes suivantes, qui intéresseront sans doute nos lecteurs :

« C'est à l'Hôtel des Monnaies qu'on change les métaux précieux dont on veut se défaire : trésors trouvés dans les vieux murs, anciennes monnaies léguées de génération en génération, vaiselle plate de famille que les malheurs des temps forcent à convertir en vile monnaie. Les apports de bijoux sont rares ; ceux d'argenterie sont assez fréquents. Aux époques de révolution, la peur va plus vite que le raisonnement et chacun craint de manquer du strict nécessaire ; alors, on accourt à la Monnaie. En 1848, 35,000 kilogrammes d'argenterie ont passé par le bureau du change. On dit que les employés contemporains de ce temps de trouble ont longtemps gardé le souvenir des magnifiques pièces d'argenterie qu'ils ont été obligés de livrer à la fabrication qui les a martelées et jetées à la fonte.

» Vingt-deux ans plus tard, au moment du siège de Paris, même effroi et mêmes envois d'argenterie à la Monnaie. Combien de gens, pour vivre, de septembre 1870 à juin 1871, portèrent leurs couverts, leurs huiliers, leurs joyaux de famille au creuset ! On voyait alors, quai Conti, un pauvre vieux bonhomme à cheveux blancs apporter de semaine en semaine quelque pièce d'argenterie. C'était le père Gagne, pauvre diable prophète et poète de l'*Uniteide*. Ce dépècement de ses tiroirs le faisait vivre.

» On apporta un jour une masse d'argenterie très ouvragée, mais d'un goût douteux, du Louis XV anglais et battant neuf : c'était l'argenterte de M. de Persigny. A la fonte ! A la fonte aussi, plus tard, les argenteries de certains ministères, conservés par les *argentiers* de l'Etat, l'argenterie de la Légion d'honneur, où se trouvait une quantité considérable, imprévue, de petites cuillers à dessert. La Commune fondit avec ces argenteries et les orfèvreries de quelques églises pour 1,500,000 francs de monnaie. C'est ainsi que disparaissent les œuvres d'art, aux heures de doute et de crise.

« A la Monnaie, l'or a son domaine distinct. Une porte franchie, et de tous côtés vous entendez la grêle et métallique musique d'une pluie de louis, continue et régulière. Ça et là, dans des paniers, dans des seaux, des *cisailles* percées de trous, repliées, brisées, semblent des débris informes et sans valeur auxquels personne ne fait attention... Et c'est de l'or, du bel or jaune, tout neuf, chaud de ton, d'une couleur magnifique et attirante.

» D'ailleurs, ce qui étonne au cours d'une excursion à travers les ateliers de la Monnaie, c'est l'indifférence absolue des employés pour ce métal qu'ils manient tous les jours sans plus se soucier de lui que s'il était cette vulgaire

monnaie de paille tressée dont se servaient encore au XVIII^e siècle les habitants d'Angola, ou ces rondelles de cuir frappé dont on se servait en guise de numéraire, il y a 60 ans, dans certaines provinces du Chili.

» La préparation de l'or est la même que celle de l'argent ; comme celui-ci, il passe par les lingotières, les laminoirs et les découpoirs. Et lorsqu'il est en *flan*, c'est-à-dire à l'état de rondelles prêtes à être frappées, chaque pièce est pesée isolément, et cette opération se fait au moyen d'une machine si délicate, si habile, qu'on croirait, en la regardant travailler, se trouver en présence d'un être animé doué d'intelligence.

» Les pièces s'y présentent d'elles-mêmes, une à une, sur le plateau d'une minuscule balance qui les jette à gauche si elles sont trop lourdes, à droite si elles sont trop légères, et classe ensemble celles que dans son impeccable sagesse, elle reconnaît être de poids normal.

» Ce merveilleux instrument, gros à peine comme une boîte à musique, est enfermé dans une cage de verre. Un simple fil met cet automate en mouvement ; on lui distribue sa besogne, et le voilà parti, travaillant méthodiquement, sans hâte fébrile, plein d'attention, délicatement. Un doigt d'acier pousse chaque pièce sur le plateau de la balance ; en une seconde elle est pesée, classée et cède sa place à une autre.

» Ce qui constitue le caractère spécial des monnaies, ce n'est ni le titre, ni le métal, c'est l'empreinte. C'est donc le graveur qui est le principal agent de la fabrication des espèces d'or, d'argent et de bronze.

» Ces empreintes ont été ordinairement, à chaque changement de régime, mises au concours, et rien n'est plus amusant, parfois plus comique, que les différents essais inspirés aux graveurs.

» Certains souverains, tels que Napoléon I^{er} et Louis XVIII, étaient doués par la nature d'un *profil de médaille*. Pour ceux-là la chose était facile.

» Mais la difficulté commençait avec Charles X, qui portait de courts favoris et possédait une dentition exagérée qui lui donnait quelque peu l'aspect d'un Anglais d'opéra comique.

» Pour Napoléon III, ce fut bien pis encore. L'idée de montrer ses longues moustaches sur une éfigie monétaire semblait être la négation du bon ton et de la décence. Presque tous les concurrents s'essayèrent à représenter César sans ce peu décoratif appendice.

» Quelques graveurs abordèrent de front la difficulté de représenter les moustaches de Napoléon ; ce fut l'un de ceux-ci qui fut primé, et l'on apporta une pièce de 5 francs en argent à l'Elysée

pour la soumettre au futur empereur. Très occupé, le prince laissa l'écu sur la cheminée plusieurs jours sans le regarder.

» Pourtant l'épreuve finit par lui tomber sous la main, et l'examinant avec soin, il trouva disgracieuse une mèche en croc qui se profilait sur la tempe. Il ordonna donc qu'on fit une retouche à la gravure. Mais quand l'ordre arriva à l'Hôtel des Monnaies, où l'on avait interprété le silence dans un sens approbatif, le tirage commençait précisément. Il fut interrompu et le coin passa à l'atelier pour être modifié. Néanmoins, 23 pièces étaient frappées; elles furent mises en circulation et, aujourd'hui, elles sont aussi recherchées des numismates qu'une des 38 pièces du fameux service de Henri II par les amateurs de faïences. »

LE CONDUCTEUR D'OMNIBUS

REQUÊTE

adressée à M. le Directeur des omnibus de Paris

par

ATHANASE BONIVARD

Commis-Droguiste.

FIN

Le langage de la valetaille est ordinairement l'écho de la conversation des maîtres.

N'allez pas croire, Monsieur le Directeur, que je me sois tenu pour battu. Ce serait mal me connaître. On a de la ténacité dans la droguerie. Dès le lendemain, avant neuf heures du matin, je sonnais à la porte de M. Cabassieri. Je tenais à honneur d'expliquer mon cas à l'homme que je m'obstinais nonobstant à considérer comme mon futur beau-père.

Toujours la maudite servante avec son museau de Cerbère.

— Monsieur, madame et mademoiselle sont sortis.

— Si matin ?

— Eh! oui. Ils ne sont jamais en retard, eux.

— Rentreront-ils déjeuner ?

— Je n'en sais rien.

A sept heures du soir, je me présentai de chef à la villa; les fenêtres flamboyaient, éclairées comme pour une fête.

— On ne reçoit point, tout le monde dort, me cria Françoise à travers la grille.

La résolution de m'évincer devenait par trop évidente. Puisqu'on refusait de m'entendre, je résolus de faire parvenir ma justification par l'entremise de la poste. Dans une lettre calligraphiée de ma plume la plus élogieuse, j'expliquai à M. Cabassieri les causes de mon retard involontaire. Je lui dépeignis, en termes émus, et mon amour pour sa fille et mon désespoir d'avoir encouru sa disgrâce.

Papier, encre, éloquence et timbre-poste perdus! Point de réponse.

Hier, enfin, j'ai tenté, par une suprême démarche, de fléchir l'opiniâtre et trop ponctuel fumiste. Hélas! fenêtres closes, maison déserte.

Toute la famille Cabassieri, y compris les domestiques, selon ce que m'a conté le mar-

chand de vins du coin, est partie en voyage pour une destination inconnue.

Le cousin Jules les accompagne.

Ah! C'est fini, bien fini.

A l'eau, le mariage. Au vent, la dot. Evanouie, par conséquent, la possibilité de m'établir à mon compte et de devenir, moi aussi, patron droguiste. Au lieu de posséder une jolie femme et une maison de commerce lucrative, me voilà forcé de rester célibataire et simple commis à cent cinquante francs par mois.

Envolé, mon beau rêve!

Et tout cela, par la faute d'un de vos subordonnés, Monsieur le Directeur de la Compagnie des Omnibus. Tout cet écroulement de la destinée par la négligence du conducteur de l'omnibus n° 2723 B P de la ligne Bastille-Passy.

Si cet homme avait fait son devoir, s'il avait observé le règlement par vous élaboré, s'il avait arrêté sa voiture quand je l'en ai prié, je serais arrivé frais et dispos à Passy à l'heure exacte que le susdit Cabassieri avait fixée. Je me serais présenté à temps pour mes fiançailles; le farouche fumiste eût été satisfait, la catastrophe évitée, et mon avenir de patron droguiste assis sur des bases inbranlables.

Or, aux termes de la loi, l'employeur est civilement responsable des délits ou quasi-délits, fautes, erreurs ou négligences de ceux qu'il emploie. Je viens donc, par la présente requête, Monsieur le Directeur, demander réparation du préjudice que vous m'avez causé du fait de votre subordonné.

Ce préjudice, j'en ai dressé le bilan comme suit:

Pantalon de casimir noir hors d'usage, trente-cinq francs.

Chapeau noir, presque neuf, complètement aplati, douze francs.

Blanchissage d'une chemise maculée de boue, trente centimes.

Nettoyage par le teinturier d'une redingote tachée par le macadam, cinq francs soixante-quinze centimes.

Gants de Suède déchirés par ma chute sur la chaussée, trois francs quarante.

Course en fiacre, de la rue des Lombards à Passy, avec double pourboire, moins les trente centimes que m'eût coûté l'omnibus, soit au lieu de deux francs cinquante, payés par moi, un prix net de deux francs vingt.

Trois voyages supplémentaires pour fléchir M. Cabassieri, aller et retour en omnibus, à soixante centimes l'un, soit pour les trois courses, un franc quatre-vingts.

Affranchissement de la lettre adressée au dit Cabassieri pour lui expliquer l'accident, quinze centimes.

Dot que m'eût apportée ma future, trente mille francs.

Préjudice moral, c'est-à-dire privation du bonheur que mademoiselle Cabassieri m'eût procuré en ménage, difficilement appréciable en argent, mais qu'il n'est pas déraisonnable d'évaluer, en minimum, au même chiffre que la dot, c'est-à-dire à trente mille francs.

Soit, au total, soixante mille soixante francs soixante centimes

Telle est l'indemnité que je réclame de la Compagnie des Omnibus.

Veillez remarquer, Monsieur le Directeur, que je n'ai point fait entrer en ligne de compte les trois cent mille francs d'espéran-

ces que me promettait la suite de mon union avec la fille unique de l'ancien fumiste.

J'ai cru devoir écarter la demande de réparation de ce dernier préjudice pour deux raisons.

Primo. Vous pourriez m'objecter que M. Cabassieri et madame son épouse, née Nardini, tous deux enfants des montagnes de Savoie et comme tels bâtis à chaux et à sable, sont fort capables de vivre aussi longtemps, sinon plus que moi, qui suis né parisien. Les dites espérances sont grevées en conséquence d'un aléa qui les rend quasi illusoire.

Secundo. Ayant l'espoir d'acquiescer le fonds de droguerie de mon patron, grâce à la somme ci-dessus énumérée que votre équité ne peut manquer de m'octroyer, je compte sur mon travail pour retrouver dans les bénéfices du commerce l'équivalent des espérances perdues.

Cette simple observation, pour prouver que l'équité la plus scrupuleuse a présidé à l'apurement du compte d'indemnité détaillé ci-dessus.

Pour ces motifs, j'ose croire, Monsieur le Directeur, que vous prendrez en sérieuse considération ma demande si motivée dans le fond et si modérée dans la forme. Elle recevra de vous, j'en suis certain, une solution aussi prompte que favorable.

Que si mon attente était trompée, je ne vous cache point que je me verrais contraint de recourir aux tribunaux de mon pays.

Je n'hésiterais même pas, le cas échéant, à porter mes justes réclamations jusqu'au sein du Conseil municipal, gardien vigilant des droits de tous les habitants de la cité, protecteur du faible contre le fort, tuteur légal de l'exploité contre l'omnipotent monopole.

Agréé, Monsieur le Directeur de la Compagnie des Omnibus, l'assurance de ma parfaite considération.

ATHANASE BONIVARD,

Commis droguiste.

139, rue des Lombards, 6^{me} étage, porte à droite.

Pour copie conforme :

FRANCIS TESSON.

La dama et son chaumo.

Quand on relève dâi z'écoualettès, dâi z'assiêtès et dâi terrinès, c'est po lè remettre su lo ratéli ào bin dein on bouffet, tot coumeint quand on va ào prédzo, c'est po oùrè lè priyirès et lè bounès parolès dâo menistrè.

Eh bin, cein ne va pas adè dinsè.

Onna brava dama etài z'ua ào prédzo onna demeindze matin, et après Notre aide, lè coumandèments, lè priyirès et lo cantiquo, quand lo ministrè a z'u de :

« Mes chers et bien aimés frères, » la dama, qu'avai petètrè trào veilli lo deçando né, s'est messa à donda, et on momeint après, la vouaiquie eindroumâite tot dè bon, ein tegneint dein sè duè mans son chaumo et son motchâo dè catsetta pliyi dessus, que tot cein repositâve su sè dzenâo.

Ma fâi quand on doo, on ne sâ perein cein que sè passè et on ne repeinsè pas à cein qu'on pào teni à la man; assebin, tandi que tot etài bin tranquillo, qu'on